

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans... NEW ORLEANS HER PUBLISHING CO. LIMITED.

L'Evangile selon M. Jaurès

Nous avons pensé souvent, en écoutant M. Jaurès, qu'il avait masqué sa vocation et qu'il était fait pour être prêtre... Il est à la tribune un orateur remarquable; mais, en chaire, il serait incomparable.

Le Jour d'Actions de Grâces.

Le Jour d'Actions de Grâces a été célébré hier, comme il convenait, par un repos universel dans l'Union. Il y a une justice éclatante à rendre aux Américains; mais que soient d'ailleurs leur pays d'origine, la région qu'ils habitent, le parti auquel ils appartiennent, ils aiment l'Amérique.

On était bien loin du discours de M. Viviani! Toutes ces lumières du ciel que M. Viviani croyait avoir si bien éteintes d'un geste avilissant, que personne ne les rallumerait jamais plus, M. Jaurès les a fait flamboyer d'un geste plus avilissant encore. Il a réconcilié l'Eglise avec la science moderne. Rien n'est plus simple, car si l'Eglise ne va pas encore à la science, la science va manifestement à l'Eglise. La science, dit-il, "elle appuie le monde sur la brutalité opaque et compacte de la matière, et voici que cette même science démontre aujourd'hui que la matière va s'évanouissant et s'idéalissant; que l'antique opposition de l'éther impalpable et de la matière pesante se résout dans l'unité de l'universelle énergie. "Et qu'est-ce que cette énergie, si elle n'est pas esprit? Voilà donc la science et la religion unifiées, allaient-elles. Mais, peut-être ces hautes spéculations ne sont-elles pas faites pour tout le monde.

comment il fallait faire, il en tira quelques coups: à chaque coup, un homme tombait de l'autre côté de la barricade. "Continuez, continuez," dit l'insurgé émerveillé. "Non, répondit le vieux brave, ce ne sont pas mes opinions de la même manière. Il s'était surpris chantant à pleine voix, sur un air moderne la "vieille chanson" qui a bercé et endormi les douleurs de nos pères. Il s'est arrêté, car ce n'est pas son opinion. Mais il ne se pas fait sans regret, et son dernier mot a été pour dire à l'Eglise: "Ah! si vous aviez la foi! Quel malheur que vous ne l'ayez pas!"

La Nationalité en France.

Le "Journal officiel" publiera, dans quelques jours, le nombre des mariages, naissances et décès survenus en France en 1905. Voici les principaux chiffres:

Table with 3 columns: 1905, 1904, Moyenne 1894-1903. Rows: Mariages, Divorces, Naissances, Décès.

C'est le chiffre le plus faible de naissances depuis cent ans. A l'opposé de ce qui se passe en France chaque année, "tous" les autres pays de l'Europe voient le nombre de leurs naissances s'accroître considérablement.

La diminution du nombre des naissances et de l'augmentation du nombre des décès résulte de la différence des deux chiffres est, en France, insignifiante: elle est de 37,941, soit 1 pour 1,000 habitants. Dans les autres pays, l'accroissement de population est de plus en plus élevé, quoiqu'en disent quelques personnes mal informées. Il en est ainsi, non seulement en Allemagne, mais dans tous les pays d'Europe.

En 1904, les îles Britanniques ont gagné 475,000 habitants, l'Autriche-Hongrie 562,000, l'Italie 387,000, l'Allemagne enfin 862,684, soit 15 pour 1,000 habitants; c'est une population égale à celle de nos beaux départements de la Haute Saône, et, en outre, d'un morceau des Vosges. Jamais un can de ces chiffres n'avait été atteint jusqu'à présent. Tous les peuples grandissent autour de nous; nous seuls, restons stationnaires, en attendant que nous rapetissions.

Paris bizarres.

Fidèles à un usage immémorial, les New-Yorkais avaient conquis les paris les plus bizarres au sujet des élections qui viennent d'élever M. Hughes au poste envieux de gouverneur de l'Etat. Un homme avait promis que, si son candidat était battu, il "roulerait une noisette" entre New York et Brooklyn, le long des deux kilomètres de pont qui unissent les deux villes. Des milliers de personnes accompagnaient l'infortuné parisien, qui dut couvrir à genoux cette distance, en rampant derrière la noisette, qu'il portait en avant. Aux termes d'un pari non moins grotesque, un riche marchand a dû se promener une heure dans Broadway, en portant sur sa tête un tuyau de cheminée, en forme de Z. Enfin, dans la même rue, on a vu des personnes fort respectables, se promener pieds nus, en bonnet de coton.

Histoire américaine.

Il nous arrive une anecdote vraiment épique, qui s'est passée dans une petite ville, près de New-York. Une dame de la meilleure société, Mme Russell, accompagnée de quelques amis, avait accouru à la mode nouvelle des parties de campagne où on campe en plein champ, et où on prépare soi-même son pique-nique. Un fourneau à alcool, renversé, atteignit les vêtements de Mme Russell. La pauvre femme eut les jambes affreusement brûlées et on désespéra, pendant quelque temps, de la sauver. Les chirurgiens eurent l'idée du greffage de peau humaine: plus de cent morceaux de peau furent pris successivement sur les bras, les jambes, les dos du fils de Mme Russell, de son mari, de son beau-père, du juge de paix, du docteur, de trois Sœurs de l'hôpital Saint-Joseph, et de son cocher; ces petites pièces furent greffées avec succès, sur les jambes de la victime. L'opération réussit à merveille et, deux semaines après, la peau avait pris, mais les chirurgiens, estimant qu'il en fallait encore quelques morceaux, s'adressèrent à ceux qui avaient déjà payé de leur... peau; ceux-ci, avec une abnégation sans égale, acceptèrent, sans le mari, le juge de paix et le cocher, à qui on avait, sans doute, déposé trop de pièces! La malade est guérie, mais elle a divorcé d'avec son mari, et s'est mariée avec le juge de paix et a flanqué son cocher à la porte.

La tragique légende du musée de Naples.

Les Napolitains sont plus heureux que les Parisiens: leur célèbre Musée est gardé par une légende. Nul d'entre eux qui ne soit persuadé que le sacrilège qui viendrait voler leurs œuvres d'art, périrait de male mort sur l'heure. Et voici d'où est née la légende: En 1810, un étranger, obligé de quitter son pays, arriva à Naples, exténué, sans ressources. Un orage épouvantable s'abattit sur la ville. Le voyageur dut chercher un abri. Justement, il passa devant la murée. La porte était ouverte; les gardiens, affolés par la tempête, invoquaient à genoux et mains jointes l'aide de saint Janvier. L'étranger entra sans être vu, se cacha et attendit. La nuit venue, il parcourut les salles, atteignant le cabinet des gemmes et fit main basse sur les plus beaux bijoux. Après quoi il souleva la retraite. C'était le moins facile. L'obscurité, le dédale des galeries, la crainte d'être surpris l'avaient déjà passablement ému; de salle en salle, pour faciliter sa fuite, il avait abandonné une partie de son butin, quand, au bas d'un escalier tournant, descendu non sans peine, il se trouva face à face avec une sorte de spectre que la lune, perçant les nuages, éclairait tout à coup. Le voleur, épouvanté, se jeta en arrière; horrifié autour de lui se dressent en ricanant une dizaine de spectres pareils. Il veut fuir; en se retournant, il renversa quelque chose; c'est un cerceuil qui, dans sa chute, entraîne tous les fantômes. Le malheureux voleur était tombé dans la salle des momies. Au matin, on le trouva mort, mort de peur, sous les débris des Pharaons. Depuis ce temps, il n'y a plus, au musée de Naples, ni momies, ni volens.

Ne pourrait-on pas inventer quelque légende pareille pour protéger le Louvre?

Les premiers Essais du Dirigeable militaire.

A propos des premiers essais du dirigeable militaire le "Matin" dit: Au-dessus de la plaine de Moirson, bième de givre, un vaste hangar s'élevait, sans fenêtres comme pour mieux celer son mystère; devant le hangar, la plaine subitement se creuse en un large fossé; tout autour règne une agitation fébrile; on va, on vient, on s'empresse: du hangar abrité il fut enlevé, le dirigeable "Patrie" va sortir pour faire ses premiers pas. Ballon militaire commandé par l'Etat à MM. Lebaudy, qui chargent de son éducation M. Julliot, ingénieur, et M. Juchmes, constructeur. "Patrie" devait n'être livré que le 12 janvier. Mais déjà tout est prêt et la commission de réception a fait subir à ce nouvel engin de notre défense, destiné à la place de Veudun, une minutieuse examen. Aujourd'hui, le dirigeable va essayer ses forces, sous la surveillance du commandant du génie Boutiaux, directeur du parc aéronautique militaire de Chalais-Meudon, assisté des capitaines Voyer, Do et du lieutenant Audouard. Neuf heures du matin: un timide rayon de soleil s'efforce à doré la carapace longue et soyeuse de l'oiseau géant, jaune comme un serin, au bec recourbé tel celui d'un cacatoès. Un détachement de sapeurs de la compagnie d'aéroliers, sous le commandement de l'adjudant Juchmes, entraîne le dirigeable à l'air libre. Coquet, rittoréque de forme, svelte et aéré, on dirait un énorme jouet d'enfant. Une nacelle étroite, en laonges, des agrès, des mammothères, des volants, des hélices d'acier, des engrenages, une carapace de fer, et, sous la nacelle, un réservoir en forme d'obus: on jurerait une machine infernale. Quatre mécaniciens escaladent l'armature et montent dans la nacelle; les sapeurs se suspendent aux cordages: le constructeur-adjudant Juchmes jette des ordres. En présence de l'ingénieur Delfy et du chef d'atelier Scheffer, on essaye le moteur, on règle les transmissions, on vérifie le gouvernail. Parfait, tout cela. L'équilibre, maintenant. —Laissez aller. Retenez par la corde du centre seule... Majestueux et docile, le dirigeable "Patrie" s'élève; il dresse son nez dans le vent. Oh! très froid, ce vent: l'équilibre est des mieux réglés. Essai de la force ascensionnelle maximum. Le contrat prévoit trois hommes et 600 kilogrammes de lest: le ballon emmène quatre hommes et 500 kilogrammes, ce qui fait un poids total utile de 1,200 kilogrammes. Il ne reste à prononcer que le lâchez-tout traditionnel. L'équipage mixte est prêt: MM. Juchmes, constructeur, commandant de bord; Rey, chef mécanicien; le capitaine du génie Voyer et le lieutenant Bois. Mais une petite pluie glaciale commence à tomber; le commandant Boutiaux juge préférable de mettre la dernière main à quelques accessoires avant de permettre à Poiselet d'essayer les forces de ses ailes. A peine sorti du nid, il convient de réfréner sa jeunesse ardente: ce sera pour bientôt son premier vol.

Fils du "Jaune" le dirigeable "Patrie" rentrerait dans son abri à onze heures, impatient de se montrer, de fuir à tire d'aile vers la frontière pour nous défendre.

L'AFFAIRE KEPENICK.

Dans un Biergarten de Berna, on donnait la première d'une pièce de M. Emile Schaefer, pièce de circonstance intitulée "Kepenick, capitaine de brigands". Pour qu'elle fût mieux jouée, l'auteur la jouait lui-même avec quelques amis. M. Schaefer tenait le rôle de Kepenick; mais, moins hardi que son héros, il fut saisi, dès le lever de la toile, d'un trac effroyable, qui se communiqua à tous ses partenaires. Ces pauvres diables méritaient plus de pitié que de blâme; mais les Bernois prirent mal la chose et, au quatrième acte, firent un tel tapage que les acteurs épouvantés se réfugièrent dans le grenier. Le seul M. Schaefer se sauva dans la rue; qu'il soit un chapeau, oubliant même la caisse, tant il était peu fait pour jouer les Kepenick. Pourra-t-il par les spectateurs, il courut à toutes jambes jusqu'au pont de Kirchenfeld, se jeta dans un tramway et gagna l'hôtel Adler, où le malheureux pensait trouver enfin un repos bien gagné. Mais les Bernois ont la rancune tenace. Quand ils virent que leur homme leur avait échappé, ils téléphonèrent au bureau de police. "Le capitaine de Kepenick est en fuite avec la caisse." Le commissaire fut d'abord étonné; cependant, voulant tirer au clair cette affaire mystérieuse, il se rendit à l'hôtel. Il y trouva M. Schaefer en conversation avec le souffleur, M. Billhardt, qui l'y avait rejoint. "Je vous l'aurais bien dit, répétait le souffleur; on ne joue pas de pièces quand on n'est pas comédien." Hélas! répondait en pleurant M. Schaefer, âgé de dix-sept ans, moi qui voulais fonder un théâtre!

Ce théâtre donne la semaine prochaine "Raffes the Amateur Crackman", une des œuvres dramatiques les plus fortes qui aient été produites depuis plusieurs années.

Théâtre de l'Opéra.

Pour la cinquième soirée d'abonnement "Rigoletto", un des opéras les plus estimés du répertoire classique, une très œuvre qui servent le plus à la renommée du compositeur italien Verdi, a été donné hier soir au Théâtre de l'Opéra avec un succès complet. Il y avait une bonne salle et les interprètes se sont montrés à la hauteur de la tâche qui leur était confiée. On a applaudi tout à tour M. Constantin, tout à fait remarquable dans le rôle du duc de Mantoue, et M. Fornari dans celui de Rigoletto. Mlle Alice Nielsen a fait une très bonne Gilda, et il n'est que juste d'adresser des éloges aux autres artistes qui ont paru dans la pièce. MM. Perini, Pulcini, Caffè, Giaccone, Filé, et Mmes Monti-Baldini, Golliferi et Prizzini. —L'opéra à 25, 50, 75 cents et \$1.00 est une nouveauté parmi nous, et c'est que le directeur Henry Russell offre avec la troupe San Carlo, qui a eu du succès aux théâtres Covent Garden et Waldorf à Londres, et qui comprend des artistes comme Mmes Nielsen, Derycke, North, et M. Constantin, Perello de Segurilla, Martin, Fortini, Giaccone et Campari. Il est bien entendu que ces prix sont pour les matinales du dimanche. —Dimanche prochain "Carmen" sera chanté en matinée, avec Mlle Derycke dans le rôle principal. —Dimanche soir, grand concert symphonique par l'orchestre de la troupe San Carlo.

LYRIC.

La semaine a été très fructueuse pour le Lyric, où la troupe Brown-Baker joue "After Midnight". On a refusé du monde aux deux représentations d'hier.

"Under the City Lamp", un intéressant mélodrame, tiendra l'affiche à partir de lundi soir.

JARDIN D'HIVER.

Le Jardin d'Hiver situé rue Baronne, près de la rue Paydras, est toujours de rendez-vous de personnes du meilleur ton, qui vont entendre d'excellente musique exécutée par un orchestre qui n'a pas de supérieur.

REVUE DES DEUX MONDES.

—I-Vanité (II, troisième partie par M. Paul et Victor Margueritte. —II-La Constitution Australienne et son Fonctionnement, par M. Biard d'Aube. —III-L'Impérialisme Germaniste dans la Guerre de Renan—II. Après Ernest Sellière. —IV-Madame du Deffand et sa famille, par M. le marquis de Ségur. —V-Les Lois des Femmes, par M. Louis Delzons. —VI-Poésies, par Mme Alphonsine Daudet. —VII- Revue littéraire. —Un Nouvel Historien de Rome, par M. René Domic. —VIII- Revues Etrangères — Un Fonctionnaire Allemand. —Le Prince Clovis de Hohenlohe-Schillingensfurst, par M. T. de Wysewa. —IX- Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Chalmers. —X-Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

Abeille de la N. O.

SANG ROUGE ET SANG BLEU. GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL. TROISIEME PARTIE. DENT POUR DENT. XIII. EXAMEN DE CONSCIENCE. (Suite.) Le frère de Madeleine se tenait devant lui dans une attitude si humble, si confuse; son visage

—Voyons, calmez-vous... Le mal n'est peut-être pas sans remède... Prenez un siège et contez-moi tout, sans rien me cacher... Le coupable seonna la tête: —C'est si humiliant! gémit-il. —Eh bien! écoutez-moi... Je vais vous aider. Vous aviez une mauvaise fréquentation, une femme qui vous trompait sans aucun doute et qui vous coiffait plus cher qu'elle ne valait. Prenez par ses exigences, à court d'argent, ne sachant plus de quel bois faire fièche, vous vous êtes laissé entraîner, de chute en chute, à un acte honteux... abominable... —Hélas! —De mauvais conseillers, des exploitateurs, des étres chez lesquels vous n'auriez jamais dû mettre le pied, vous ont dit: —Donnez-moi un gage... Votre mère et votre oncle ont des diamants, des objets précieux, apportez-les nous et on vous prêterait la dixième partie de ce qu'ils valent... Vous avez lutté d'abord et ensuite vous vous êtes dit: —Qui le saura?... Vous êtes entré dans l'appartement de votre sœur, madame Barroux, en son absence et celle de son mari, et vous avez choisi le plus cher de ses bijoux, le collier de perles qu'elle tenait de lui comme cadeau de noces... —Gaston baisait la tête. —Il demanda d'une voix tremblante: —Comment le savez-vous?

—Attendez: Hier vous êtes venu ici, sans doute pour obtenir quelques renseignements sur votre beau-frère, pour savoir combien durerait son absence, et vous en êtes reparti vers cinq heures... Vous avez pris un fiacre au boulevard et, dans ce fiacre, vous avez égrené comme un chapelet ce collier de perles qui aurait dû vous brûler les doigts... Le jeune homme ouvrait des yeux pleins de stupeur. —Qui donc avait si bien informé Claude Vidien des détails de son orime, alors qu'il le supposait si secret? —Le patron continuait: —Vous vous êtes rendu rue Saint-Marc et vous êtes entré chez ce vampire qui après vous avoir pris l'argent des autres, car vous n'avez jamais eu un sou à vous, vous a pris le seul bien que vous aviez en propre et que vous n'avez pas su garder, votre honneur. Vous lui avez abandonné, on a des complices qu'il vous a présentés, ce bijou qui ne vous appartenait pas, moyennant la misérable somme dont vous aviez besoin. Et savez-vous ce qui va se passer maintenant?... Vidien se leva, menaçant comme le juge d'instruction qui renvoie un criminel aux assises et il affirma: —Pierre Barroux va rentrer chez lui, dans cet hôtel habité jadis par des honnêtes gens et en s'apercevant de la disparition

de ce collier que votre pauvre sœur, déjà si malheureuse, ne portera plus, maintenant qu'il a été profané par cette main des nariens et des brocanteurs infâmes auxquels vous l'avez engagé, il va interroger ses domestiques, ses gens, son concubine, Prévôt, un serviteur dévoué. On saura que c'est la jeune comte Gaston d'Arville qui est entré seul dans l'hôtel en l'absence des maîtres, et que lui seul, par conséquent, a pu se déshonorer par cet acte exécrable: les conséquences rejalliront sur vous et sur votre famille, sur votre sœur, sur votre père et jusque sur votre malheureuse mère. Exaspéré, Pierre Barroux rompra avec une rage capable de telles fureurs! Qui sait! Peut-être il chassera de sa maison la femme qui l'aurait et qu'il estimait la cause de toutes les horreurs qui s'abattaient sur lui, de puis ce fatal mariage. Avez-vous songé à cette série de malheurs, jeune homme, quand, sous l'influence néfaste que vous possédiez en avant, vous êtes entré dans la chambre, que vous alliez souiller par votre acte de débauche!

Le coupable gémit: —Oui, de folie, monsieur Vidien! Savez-moi, savez-moi, et ma vie vous appartient! —Promesses vaines! —Non, monsieur Vidien, sincères et que je tiendrai, je vous le jure, sur ma bonne et sainte

mère, sur cette pauvre Madeleine qui a déjà tant de chagrin! Il joignit les mains. —Je vous en supplie, murmura-t-il, en fondant en larmes. Pourquoi Claude Vidien pense-t-il en ce moment à Colette? —Pourquoi se dit-il: "C'est pour elle et pour mon pauvre Pierre que je vais l'écouter?" —Pourquoi encore pensait-il à cette malheureuse Madeleine qui la folie de son frère allait achever de perdre? —Colette ne lui avait-elle pas dit au château de Chevilly: "J'ai un secret et je vous le dirai le jour où ma sœur aura retrouvé son bonheur perdu!" —Or, ce secret il brûlait de le connaître. Les regards de Colette lui avaient pénétré au fond du cœur. Samson entra et demanda: —Vous n'avez rien à m'ordonner? —Reste. —Et s'adressant à Gaston d'Arville: —C'est Gabillaud qui vous a fait traiter cette affaire? —Oui, monsieur. —Vous connaissez les gens qui sont en possession de ce bijou? —Oui, monsieur. —Ils demeurent?... —Rue du Temple. —Dans un souge, naturellement... —Je ne sais pas. —Vous me promettez de ne pas revoir la personne qui vous

a entraîné à de telles abominations? —Je vous le jure, monsieur Vidien. —Sincèrement! —Oui, monsieur. —Ombien devez-vous? —Le jeune Gaston baisa la tête et balbutia: —Je n'ose pas vous le dire. —Cent mille francs! fit au hasard le patron. —Le comte s'inclina. —Vidien observa: —Vous allez bien!... C'est votre chiffre. Combien avez-vous reçu là-dessus? —La moitié à peu près. —Où est-elle passée? —La personne à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure en a touché quarante mille... —Rien que ça? —Hier! —Vidien poussa un juron: —Malheureux! Un milliardaire n'est pas plus prodigue que vous. Samson? —Monsieur! —Prenez une voiture. Tu vas aller rue Saint-Marc... —Seul? —Parfaitement. Tu diras à Gabillaud que son argent l'attend ici, de deux heures à trois... à la condition que le collier de perles y soit en même temps... Tu te souviendras?... —Très bien. —Tu ajouteras qu'autrement une plainte va partir pour le parquet, à trois heures dix; que